



Dick et sa famille. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie.

## LE PARC NATIONAL DES ÉTATS-UNIS,

PAR MM. HAYDEN, DOANE ET LANGFORD<sup>1</sup>.

1870-1872. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### VII

L'exploration de 1871. — Membres de la Mission. — Ogden-Cañon. — La Gardiner. — Premier établissement de bains. — Une nouvelle merveille : Les sources du Mammoth. — Terrasses et bassins formés par les eaux. — Prodigieux travail de décoration naturelle. — Richesse des teintes. — Le *Bonnet de Liberté*. — Sources oblongues. — Végétations extraordinaires.

Dès le début de l'année 1871, le gouvernement des États-Unis ordonna à la *Mission géologique*, chargée de l'exploration des Territoires, de faire une étude complète des vallées de la Yellowstone et de la Firehole. C'est aux publications du chef de la Mission, M. le docteur Hayden, que nous empruntons le récit de ce nouveau voyage de découvertes dans la « Région des Merveilles ».

« Aussitôt que la saison fut suffisamment avancée pour que l'exploration des régions montagneuses fût possible, dit le docteur Hayden, j'envoyai mon principal auxiliaire, M. James Stevenson, à Omaha et à Cheyenne, pour faire tous nos préparatifs. J'avais avec moi M. Stevenson, qui était mon administrateur général; M. Elliot, artiste; M. le professeur Cyrus Thomas, statisticien, agronome et entomologiste; M. Schœnborn, topographe, et un aide; M. Beaman, météorologiste; M. Allen, botaniste, et un aide; M. Peale, minéralogiste; le docteur Turnbull, médecin; M. Ca-

mington, chargé des collections zoologiques; M. Logan, secrétaire, et quatre aides. M. Moran, peintre distingué de Philadelphie, avait désiré nous accompagner. Nous avions de plus une quinzaine d'hommes de service.

Le 1<sup>er</sup> juin, nous quittions Ogden. Le 4, nous traversions le cañon d'Ogden, défilé pittoresque creusé entre des rochers formant des remparts de quinze cents à deux mille pieds de haut. Nous fîmes une exploration attentive de la vallée de la Snake, puis par le fort Hall et Virginia, nous arrivâmes au fort Ellis.

Nous étions tous pleins d'enthousiasme en pensant que nous allions pouvoir jouir du tableau merveilleux dont nous avions entendu parler tant de fois.

Le soir du troisième jour, nous arrivâmes au confluent de la Gardiner; les sources chaudes commencent à apparaître; près du bord de la rivière, quelques-unes sortaient de bassins circulaires, larges de six à dix pieds, profonds de deux à quatre pieds, et autour desquels étaient déjà installés un grand nombre de malades, logeant dans des tentes et vantant avec enthousiasme les heureux effets des eaux

1. Suite. — Voy. p. 289 et 305.

qu'ils prenaient, les uns comme bains, les autres comme boisson.

Nous avons marché un mille environ, quand tout à coup se présenta à nos yeux un spectacle qui nous frappa d'autant plus qu'il était resté complètement inconnu des explorateurs de l'année précédente.

Devant nous se dressait une haute montagne blanche, qui ressemblait à une immense cascade gelée. C'étaient les sources aujourd'hui désignées sous le nom de *Sources du Mammoth*.

Si, sur une cime, il existait un groupe de sources distribuant des eaux le long de pentes irrégulières et que ces eaux fussent amenées peu à peu à la congélation, le tableau ainsi réalisé aurait, pour la forme générale, quelque analogie avec celui qui, subitement, venait de s'offrir à nos regards.

Nous établîmes notre campement au pied de cette montagne, le long du ruisseau où se réunissaient les eaux des sources chaudes que nous avons rencontrées plus haut. Ces eaux, dans le parcours qu'elles avaient fait, s'étaient beaucoup refroidies.

Nous examinâmes alors en détail cette montagne, haute de deux cents pieds, formée de dépôts calcaires, et qui est certainement une des œuvres d'architecture naturelle les plus extraordinaires qui existent sur notre globe.

Elle se compose dans son ensemble d'un vaste système de terrasses superposées, rappelant les marches d'un immense escalier. A chaque degré se trouvent des vasques semi-circulaires, dont les bords ont une hauteur qui varie de quelques pouces à six ou huit pieds; ces bords sont si magnifiquement ornés de festons et de dentelures en chapelets que le spectateur reste abasourdi devant ce prodigieux travail. Ajoutez que si la couleur de l'ensemble est d'un blanc de neige, à cette teinte générale se mêlent, avec toutes les variétés de nuances, des tons écarlates, verts, jaunes, aussi éclatants que nos plus belles teintes d'aniline. Les vasques sont de toutes les grandeurs; leurs diamètres ont depuis quelques pouces jusqu'à six et huit pieds; leur profondeur va de deux pouces à deux pieds. Comme l'eau coule des sources placées en haut de la montagne, et tombe d'une vasque dans une autre, elle se refroidit à mesure qu'elle descend, et le baigneur peut choisir la température qui lui convient.

Pendant notre halte, tous les membres de l'expédition aussi bien que les soldats composant notre escorte se donnèrent le luxe de prendre un bain dans ces élégantes baignoires naturelles; parmi ces centaines de réservoirs, il était facile d'en trouver à toute température. Avec une prévision fort habile, deux personnes ont déjà acheté<sup>1</sup> trois cent vingt acres de terre renfermant une grande partie de la surface occupée par les sources en activité, dans la pensée que le jour où sera terminé le chemin de fer septentrional du Pacifique, ce lieu deviendra célèbre et pour les malades qui ont

1. Le bill qui constitue le *Parc National* n'était pas encore rendu lors de cette exploration.

besoin d'eaux thermales et pour les voyageurs à la recherche de curiosités. Et en effet, dans l'avenir, aucun touriste parcourant le Far-West ne négligera de rendre visite à cette merveilleuse région.

Au sommet de la colline se trouve une grande terrasse plate qui, sur une étendue de cent cinquante à deux cents yards, est plus ou moins couverte de ces bassins, parmi lesquels il en est beaucoup qui se détruisent. C'est là que sont pour le moment les sources les plus considérables et les plus actives du groupe. La plus grande est près du bord extérieur de la terrasse; elle a un diamètre de vingt-cinq pieds sur quarante; l'eau est si parfaitement transparente que le regard pénètre à travers ses splendides profondeurs jusqu'au sol même du bassin. Ses parois sont revêtues d'une décoration rappelant le corail, et nuancées de teintes de la plus riche variété, depuis le blanc pur jusqu'à un éclatant jaune pâle; le ciel bleu reflété dans les eaux limpides jette sur tout l'ensemble des teintes azurées qui surpassent tout ce que l'art pourrait reproduire.

Les sources ont un ou plusieurs centres d'ébullition; elles s'élèvent rarement à plus de quatre pouces au-dessus de la surface. L'eau déborde sur plusieurs points et coule en quantité modérée sur les pentes de la colline. Partout où elle est recueillie dans un canal et où elle coule très-rapidement, elle forme des vasques dont les côtés ont de deux à huit pieds de haut, et dont l'ornementation est relativement d'un relief trop fort; mais quand l'eau coule avec lenteur, elle forme des myriades de vasques très-petites, qui s'étagent les unes au-dessus des autres, avec cette espèce d'irrégularité systématique qui caractérise les ouvrages de la nature et les distingue de nos œuvres d'art.

En descendant le long des pentes de la montagne, ces eaux déposent constamment plus ou moins de ces sédiments calcaires, qui prennent à peu près toutes les formes possibles. Au-dessous d'un grand nombre de ces bassins, sur leurs côtés, sont des rangées de stalactites de toute grandeur, formées par les gouttes d'eau qui tombent par-dessus les bords; beaucoup de ces stalactites sont d'une décoration exquise.

Le dessin et la photographie peuvent donner quelque idée de ces terrasses, mais cette idée reste forcément incomplète, car il manque, pour achever le tableau, un élément essentiel: c'est le contraste si riche de toutes les nuances éclatantes qui étincellent de toutes parts et qui présentent au regard un ravissant coup d'œil.

En haut de cette espèce de terrasse supérieure est un remarquable cône d'environ cinquante pieds de haut et vingt pieds de large à la base. A cause de sa forme, nous l'appelâmes le *Bonnet de Liberté*. C'est évidemment le débris d'un geyser éteint. L'eau était lancée avec une puissance considérable, et probablement sans aucun intervalle de repos; ce geyser éleva son cratère tant que la pression de l'eau le permit, puis il se ferma peu à peu lui-même à son sommet et s'arrêta. Aujourd-

d'hui il ne donne plus une goutte d'eau. Les couches de calcaire étaient déposées autour de lui comme les couches de paille sur un toit de chaume ou comme le foin sur une meule.

Sur le bord nord-ouest de la terrasse principale il y a des espèces de digues oblongues, longues de cinquante à cent cinquante yards, hautes de six à dix pieds, et larges à leur base de dix à quinze pieds. D'une extrémité du sommet de la terrasse à l'autre, existe une fissure, large de six à douze pouces, d'où la vapeur s'échappait quelquefois en quantités considérables; nous pouvions entendre en bas les eaux bouillir comme dans une chaudière. L'intérieur de cette croûte, aussi loin que nous pouvions distinguer, est garni comme d'une forte couche de porcelaine émaillée; à quelques endroits de magnifiques cristaux de soufre ont été précipités par la vapeur. Ces digues ont été construites par cette source en fissure oblongue exactement comme les cônes. L'eau, en jaillissant continuellement, a déposé des sédiments autour des bords de la fissure.

Auprès de la terrasse supérieure, qui est en réalité un ancien rebord de cratère, il y a une quantité de ces geysers oblongs éteints; quelques-uns se sont brisés, de sorte que ce ne sont plus que des espèces de cavernes, où maintenant des bêtes sauvages trouvent leur refuge. J'essayai d'entrer dans l'une de ces cavernes; elle était pleine de branches et d'os apportés par des animaux; des nuées de chauves-souris voltigeaient en tous sens. Quelques-unes de ces cavernes, en se ruinant, ont été ouvertes comme par une coupure, et laissent voir le grand nombre et l'épaisseur des différentes couches de sédiments. D'autres sont recouvertes de pins, âgés à peu près de quatre-vingts à cent ans.

La partie supérieure de cette montagne a véritablement l'aspect de ruines magnifiques d'un village qui aurait été composé de ces constructions sans pareilles, autrefois entières, aujourd'hui en décomposition, mais plus belles et plus instructives encore dans leur délabrement. Nous pouvons maintenant étudier les couches des dépôts, comme nous étudierions les cercles de croissance d'un arbre; ces couches différentes se comptent parfois par milliers. Combien a-t-il fallu de temps pour former une seule de ces digues, ou pour construire toutes ces belles architectures dont nous venons de parler? Je n'ai pas de données suffisantes pour faire une réponse précise. — Sur la terrasse du milieu, où sont aujourd'hui les principales sources en activité, quelques pins sont enfoncés dans les sédiments à une profondeur apparente de six à huit pieds. Leur chute et leur mort datent évidemment de nos jours. Autour des sources, d'autres témoignages attestent suffisamment que les eaux produisent les dépôts avec la plus grande rapidité.

On trouve dans quelques endroits des traces d'une activité plus grande que celle qui existe à présent; il est très-probable que cette force diminue graduellement d'année en année, et qu'elle finira par dis-

paraître complètement. Nous avons dans l'ouest un grand nombre de régions où il a existé de vastes groupes de sources chaudes et de geysers, mais aujourd'hui on ne trouve plus que leurs ruines. Il semble probable que la chaleur qui donne leur température aux eaux supérieures arrive, à travers de nombreuses fissures, d'une source commune placée dans l'intérieur de la terre, de telle sorte que si, par une cause quelconque, cette chaleur est entravée quelque part dans son action, elle cherche une autre issue ailleurs, et passe ainsi d'un point à un autre d'une région. Ces geysers ont existé sans doute depuis la période de l'activité volcanique, et ils diminuent maintenant de force; un jour viendra où il ne restera d'eux que leurs dépôts.

Entre une des digues oblongues les plus vastes et la base de la terrasse supérieure, il y a un intervalle en forme de vallon, qui a été autrefois le centre d'une grande activité; à présent il n'y a plus que beaucoup de petits jets d'où l'eau est lancée à une hauteur de deux à quatre pieds; mais ce qui donne à ce fragment du tableau un attrait tout particulier, c'est la prodigieuse variété et l'exquise délicatesse de son coloris. Les petits orifices d'où sort l'eau chaude sont couverts d'un émail magnifique, et autour des rebords brille un revêtement de soufre. L'eau, dans son cours, dépose un lit solide plus splendide, plus finement travaillé que tous ceux que l'art a jamais pu inventer. Le soufre et le fer, associés à une végétation microscopique verte, produisent une éblouissante ornementation qu'aucun peintre décorateur ne pourrait rêver plus belle.

Au-dessus de la terrasse moyenne, on peut voir la même variété de couleurs éclatantes dans le principal groupe de sources. La transparence merveilleuse de l'eau surpasse ce que j'ai vu en ce genre partout ailleurs. Le ciel, avec les petits nuages qui le traversent, se reflète dans ses limpides profondeurs, et les tons de bleu d'outremer, plus vifs que les tons de l'océan, sont encore ravivés par la vibration légère et constante de la surface des eaux. Le regard pénètre sans être arrêté jusqu'au fond des bassins, et peut distinguer parfaitement les ornements les plus menus de leurs parois. Cette beauté de coloris et cette variété de formes défient toute reproduction par la plume ou par le pinceau. Ce n'est pas encore assez. Autour des bords de ces sources, et surtout de celles dont la température est basse, sur les côtés et au fond du lit de ces nombreux petits ruisseaux qui découlent des sources, étincellent aussi des tons d'un admirable éclat. Je ne peux, je le répète, les comparer qu'à nos plus splendides teintes d'aniline: nuances variées de rouge, depuis l'écarlate le plus brillant jusqu'au rose vif; jaunes depuis le soufre foncé, en passant à travers la gamme entière jusqu'au ton de crème.

Les différentes végétations donnent aussi des teintes variées de vert. Les sources sont remplies de petites fibrilles qui, sous le microscope, se font reconnaître comme des diatomes. Le docteur Billings distingua les genres *Palmella* et *Oscillara*. Dans les petits ruis-

seaux qui coulent des sources d'eaux bouillantes, il y a aussi une grande quantité d'une substance fibreuse, soyeuse, ressemblant au plus fin cachemire; elle vibre au plus léger mouvement de l'eau et paraît être végétale. Quand les eaux sont tranquilles, ces masses soyeuses s'incrustent de chaux; les fibrilles végétales disparaissent, et il reste une masse fibreuse et spongieuse, semblable à un corail délicat et très-blanc.

Quoique ces sources soient dans un état continu de violente ébullition sur divers points du bassin, les températures restent cependant bien au-dessous du point d'ébullition; la plus chaude n'a que soixante-douze degrés centigrades. Le peu d'épaisseur des entourages du bassin et la chaleur de la vapeur qui s'échappait ne nous permettaient de prendre les températures des bassins que sur le bord; nous ne pouvions pas atteindre la partie la plus chaude.

Cette violente ébullition est due très-certainement en partie à une émission de gaz acide carbonique. Il est très-possible, au reste, que le thermomètre eût indiqué le point d'ébullition (qui est à cette hauteur à environ quatre-vingt-dix degrés centigrades), si on avait pu placer l'instrument au centre.

Si l'on classe les sources de cette région par rapport aux éléments chimiques qui les constituent, on les divise en deux sections: celles dans lesquelles prédomine la chaux; celles dans lesquelles prédomine la silice.

Pour la beauté des formes, les sources calcaires construisent des édifices qui surpassent de beaucoup tous les autres. Dans tous les pays où le calcaire est abondant, on sait depuis longtemps que, sous l'influence de l'eau, la chaux est susceptible de prendre des formes très-remarquables. Les stalactites et les dessins que l'on trouve au Kentucky, dans la grotte du Mammoth, sont, comme dans la vallée de la Yellowstone, le résultat de précipités fournis par des sources qui tiennent en solution une grande quantité de chaux.

Le paysage qui entoure les sources et les terrasses que nous venons de décrire est également d'une beauté

qui dépasse toute description. Placé à mille pieds au-dessus du lit de la Yellowstone, il domine une vue immense. Au nord, on peut apercevoir une partie de la montagne de Cinabre, tandis que de l'autre côté se dressent des montagnes qui font à la vallée des remparts gigantesques de deux mille pieds. Encore plus haut, on voit des rocs de basalte percer les nuages de leurs pics aux formes étranges. A l'est, une rangée perpendiculaire de strates de douze à quinze cents pieds de haut présente une des sections géologiques les plus nettes qu'il soit possible de trouver dans l'Ouest. La cime est revêtue d'un immense roc de

basalte qui s'étend au-dessus de la Gardiner; plusieurs des torrents de montagne qui servent à la former coulent sur ce lit et tombent dans la rivière en magnifiques cascades.

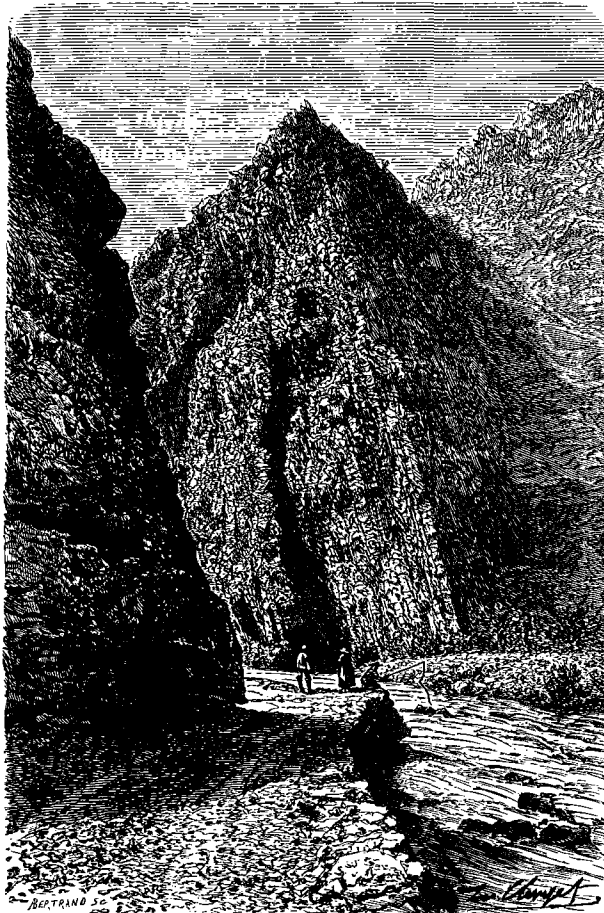
Sur les côtés des gorges, sont des rangées de colonnes basaltiques aussi parfaites que celles de la grotte de Fingal, à Staffa. Aucune de nos explorations dans le Far-West ne m'a fourni l'occasion de voir des échantillons aussi admirables de ces formations semi-cristallines.

Entre deux des torrents apparaissait le mont Everts<sup>1</sup>, taillé en forme de dôme, revêtu d'une épaisse forêt de pins, et couvert à son sommet de fragments de basalte. De sa cime, la vue s'étend à cent milles dans toutes les directions. A l'ouest dominant les hautes chaînes de montagnes couvertes de neiges perpétuelles.

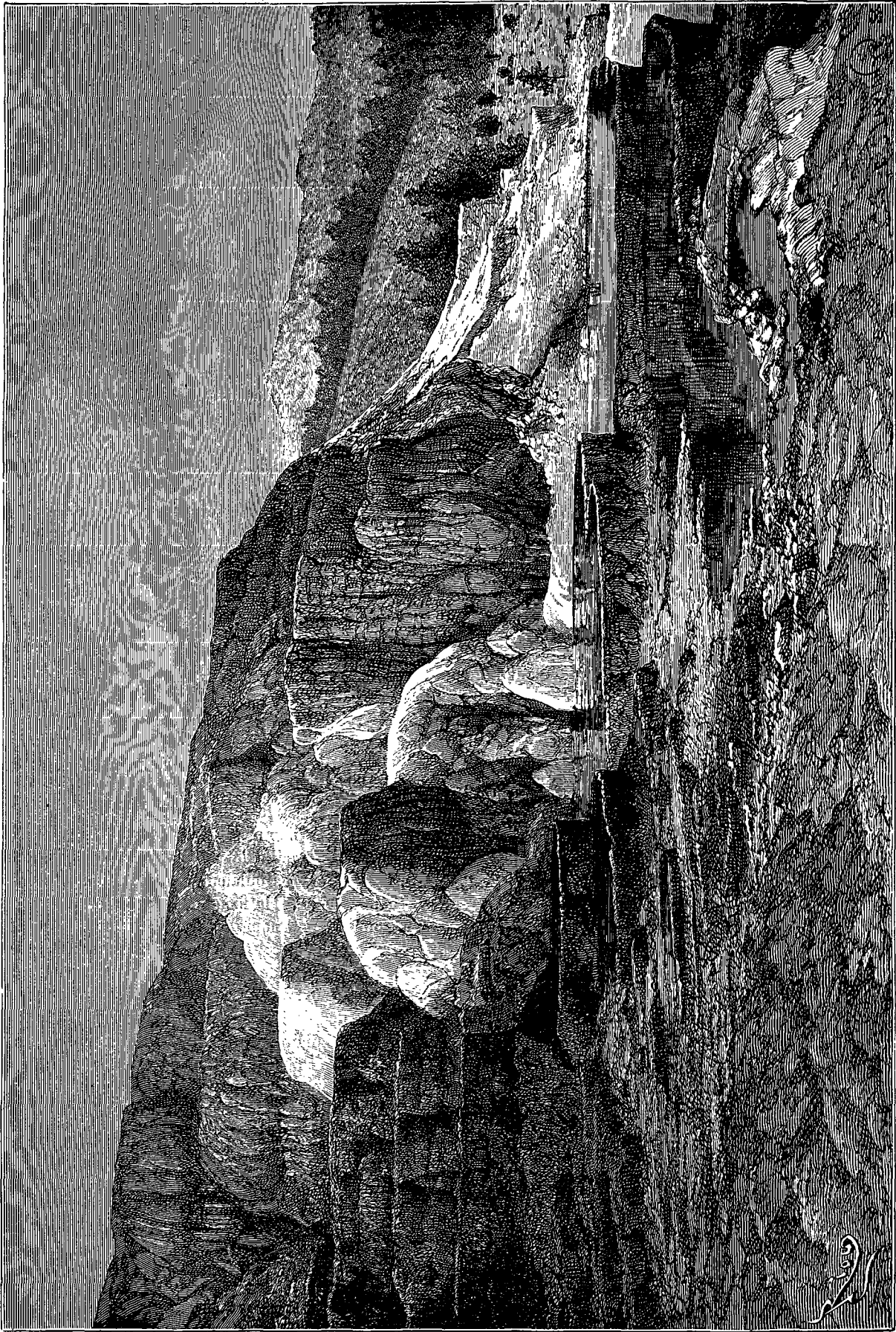
Malgré le charme de ces tableaux, nous ne pouvions nous attarder à les contempler; il nous fallait marcher en avant. Nous passâmes rapidement devant les beautés déjà explorées par nos prédécesseurs: la chute de la Tour, l'entrée du Grand Cañon, les deux chutes de la Yellowstone, selon moi bien supérieures à la chute du Niagara, sinon par la puissance, du moins par la beauté du tableau qu'elles présentent aux yeux.... »

Le docteur Hayden suivit dès lors à peu près la route qui avait été parcourue l'année précédente par le lieutenant Doane; il fit une étude plus détaillée de

1. Ainsi nommé du nom de l'explorateur de 1870 qui s'était perdu, mais qui fut retrouvé (voy. p. 307).



Le cañon d'Ogden. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.



Sources du Mammouth. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie.

1872

la région, mais il n'y rencontra aucune merveille tout à fait nouvelle, et qui n'eût été déjà signalée dans l'expédition de l'année 1870.

En 1872, le Congrès ayant accordé à la Mission une subvention qui, plus considérable que les précédentes, s'élevait à quatre cent vingt-cinq mille francs, le docteur Hayden put organiser cette fois deux corps d'exploration séparés. A chacun de ces corps étaient attachés un géologue, un topographe, un astronome, un météorologiste, accompagnés d'aides et de jeunes gens chargés de recueillir des échantillons pour les différentes collections. Les deux corps choisirent des points de départ opposés : le premier, sous la direction du docteur Hayden, partit du fort Ellis, étudia encore une fois le Parc National, et explora en détail la région de la Gallatin; le second corps partit du fort Hall, se dirigea vers le cœur même des Montagnes Rocheuses, et réussit à gravir un pic réputé inaccessible, qui reçut le nom de mont Hayden.

Cette dernière exploration, d'un caractère tout nouveau dans l'histoire de la Mission, a eu le bonheur d'avoir pour historiographe M. Langford, qui, par ses publications, devait mériter plus tard d'être appelé aux fonctions de surintendant du Parc National des États-Unis. Écrivant pour une revue, M. Langford n'était pas tenu, comme MM. Doane et Hayden, de conserver la gravité qui convient dans des rapports officiels, et grâce à sa relation, dont nous allons reproduire des fragments, nous pourrions maintenant faire une connaissance plus intime et plus familière avec la mission Hayden, et assister de plus près aux détails de sa vie quotidienne. Il y a là, en même temps qu'un récit de voyage dans une région curieuse inexplorée, un tableau de mœurs américaines qui a aussi son intérêt.

Nous laissons la parole à M. Langford.

### VIII

L'exploration de 1872. — Double itinéraire. — M. Langford. — But de l'expédition : Ascension du *Grand Téton*. — Le chargement. — Sables arides. — Disparition d'un lac. — Services rendus par les *Tétons*. — Volcan éteint. — Le *Château de Kenilworth*. — Inscriptions sauvages. — Une plaisanterie de trappeur : La chasse aux bécasses.

« Je n'avais jamais été complètement satisfait de mon exploration de la région de la haute Yellowstone faite en 1870. Les spectacles dont j'avais joui, et les nouvelles découvertes faites, en 1871, par la Mission géologique du docteur Hayden, m'avaient donné un vif désir de visiter de nouveau ce pays de merveilles, afin d'étudier complètement les parties qui avaient excité dans le public une si grande curiosité. Par suite des inquiétudes que nous avait données la perte de M. Everts, et du peu de temps que nous avons pu consacrer à des observations prolongées et à une description précise, nous n'avions évidemment vu que la moitié des étranges fantaisies auxquelles la nature s'est

livrée dans ces retraites solitaires. Le docteur Hayden avait rapporté de son expédition de 1871, comme magnifique trophée, la découverte des sources du Mammoth; j'espérais, à mon tour, découvrir d'autres prodiges : aussi c'est avec plaisir que j'acceptai l'invitation que me fit le docteur Hayden de me joindre à la Mission qui devait faire, en 1872, au nom du gouvernement, une nouvelle étude du Parc National et des régions environnantes.

Le docteur Hayden avait l'intention d'explorer avec soin les régions au sud de la Yellowstone, et en particulier les environs de la Snake (serpent), sur lesquels on avait fait tant de récits fabuleux; il donna pour instruction au capitaine James Stevenson de se rendre au Parc National par le sud, tandis que lui-même, avec les autres membres de l'expédition, suivrait la même route que l'année précédente. Les deux groupes devaient se rejoindre dans le bassin des Geysers de la Firehole.

Cet itinéraire par le sud avait pour moi un charme particulier. Il traversait une région encore sans route et qui, dans peu d'années, sera sillonnée par des chemins de fer et remplie d'habitants. Aujourd'hui on n'y rencontre que des cours d'eau coulant au hasard, de vastes lits de lave, des déserts de sable, des lacs et de longues chaînes de montagnes. La Snake, fidèle à son nom, traverse ces régions en serpentant; elle se dirige vers l'Océan Pacifique en coulant pendant des centaines de milles au pied de la chaîne des Tétons, si connue comme la grande frontière de cette partie de l'Amérique septentrionale.

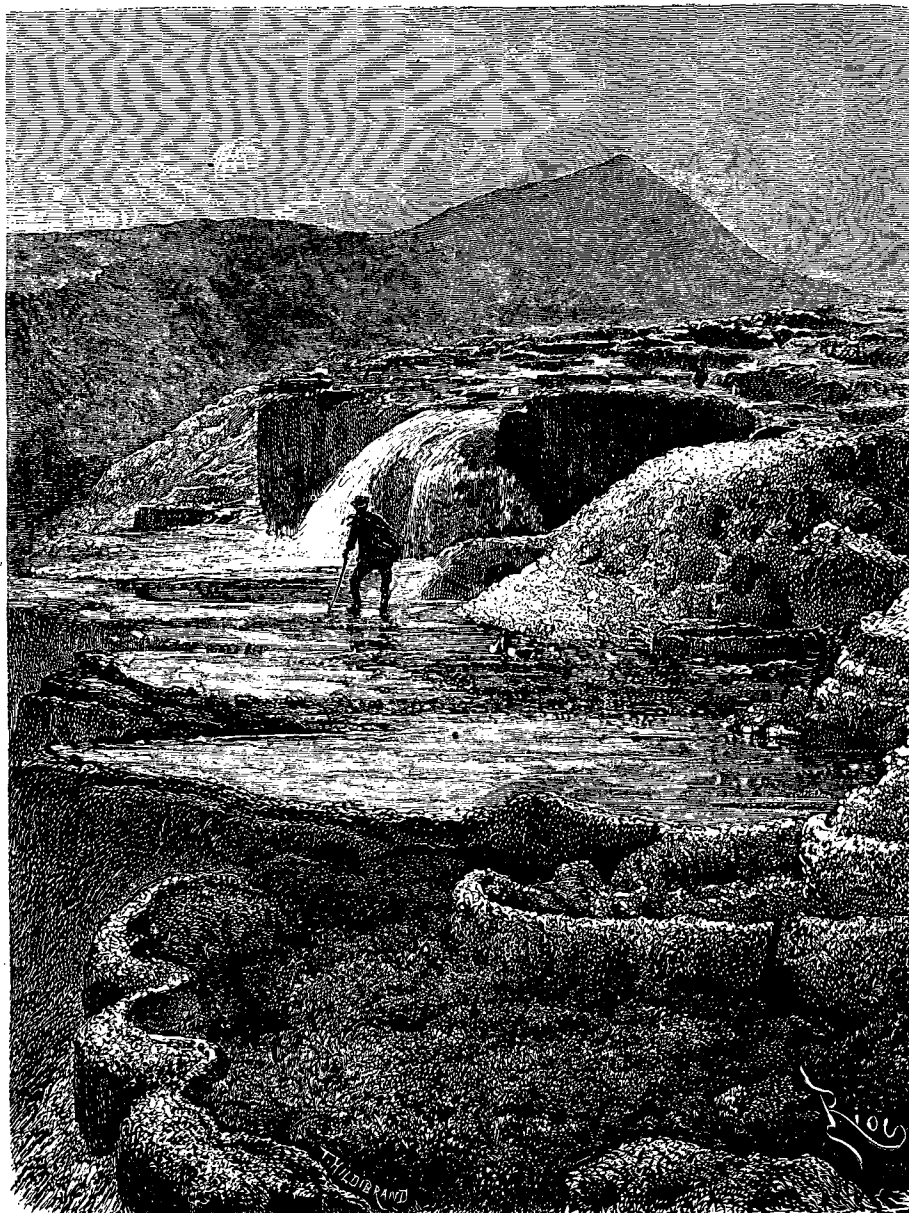
Nous devons partir le 12 juillet 1872. Le matin, nos hommes furent réveillés de bonne heure, et on commença le travail du chargement. Il faut un grand savoir-faire pour s'acquitter de cette besogne comme il convient. Nos hommes étaient des maîtres en cet art, et c'était merveille de voir avec quelle précision et quelle rapidité ils enroulaient la corde autour du corps de la bête de charge, la fixant enfin avec solidité par le nœud connu sous le nom de « nœud de diamant ». Lorsque le bât est chargé, il rappelle assez les chevalets qui servent aux scieurs de bois pour faire reposer les bûches qu'ils scient; les quatre montants du bât se dressent sur le dos de l'animal de la même façon. Tentes, ustensiles de cuisine, vêtements, instruments d'ingénieur, appareils photographiques, et en général tout ce qui entre dans l'équipement d'une expédition à travers une région inexplorée, est fixé sur ce bât avec des cordes, et le *cincho* est serré autour du ballot entier. La première fois, on est étonné de voir quelles charges énormes on peut mettre sur le bât d'un cheval ou d'un mulet, et cela dans un espace assez resserré pour qu'il n'y ait à craindre aucun choc sérieux avec les rochers et les arbres, en traversant les chaînes de montagnes et les forêts sans routes tracées.

A dix heures, nos animaux étaient prêts et attendaient l'ordre de la mise en route. Chacun des membres de l'expédition était monté sur un fort cheval, et

quand nous franchîmes la porte du fort Hall pour descendre dans la vallée, il me sembla que notre défilé aurait offert à un habitant de l'Est un coup d'œil assez pittoresque.

Nous traversâmes d'abord une plaine sablonneuse et sans eau. Au milieu du jour, la chaleur était accablante. Un beau chien, qui appartenait au capitaine

Stevenson, tomba et mourut de soif et d'épuisement; un autre chien aurait eu le même sort si son maître n'avait eu l'idée de creuser dans le sable un trou jusqu'à la couche humide de glaise; il l'enterra à moitié dans cette fosse, pendant qu'un camarade courait à toute vitesse au ruisseau le *Sandy*, d'où il rapporta de l'eau qui ranima le pauvre animal. Je ne me rap-



Bassin des sources du Mammoth. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie.

pelle pas avoir plus souffert de la soif que pendant ce jour de marche.

A notre arrivée au Pont Taylor, il nous fallait déterminer notre route : allions-nous suivre le cours de la Snake ou bien traverser le pays en droite ligne vers le nord jusqu'à la rivière Henri<sup>1</sup>? Nous avions à

1. Ainsi nommée du premier commerçant en fourrures qui s'établit dans cette région.

peu près adopté ce dernier parti, quand un trappeur connu sous le nom de Beaver Dick, qui venait du nord, nous apprit que nous ne trouverions aucun gué. Nous suivîmes, d'après ce bon avis, la rive de la Snake.

Le 15 nous étions au lac du Marché. Cette partie de la vallée de la Snake a été explorée à fond par le lieutenant Mullan pendant l'hiver de 1853-1854. Quand il la visita, le lac du Marché, qui est aujour-

d'hui une simple dépression sablonneuse dans la prairie, était une belle et vaste nappe d'eau de douze à quatorze milles de long. Il fit plus de huit milles le long de ses bords ; on lui dit que le lac n'existait que depuis peu d'années, qu'auparavant il était le fond d'une immense prairie servant de rendez-vous favori au gibier de toute nature. Les vieux montagnards tenaient en haute estime cette région, et quand leurs provisions venaient à manquer, ils se réunissaient pour faire une expédition dans cette prairie, connue sous le nom du *Marché*. « Allons au Marché » était une invitation comprise parmi les trappeurs pour indiquer le désir de renouveler les provisions en recourant à cette ressource toujours abondante. Le capitaine Mullan appela ce lac le lac du *Marché*, pour consacrer ce qu'il ne considérait que comme une légende ; mais s'il pouvait voir la plaine aride qui a remplacé le lac, il ajouterait maintenant pleine confiance à ce qui lui a été raconté. Une nouvelle fantaisie des cours d'eaux souterrains, non moins étrange et non moins incompréhensible que celle qui avait converti la prairie en lac, a de nouveau converti le lac en un désert.

Nous dîmes adieu à la civilisation le matin du 16 juillet, et nous nous enfonçâmes dans les solitudes rocheuses qui s'étendaient entre nous et le North-Fork. Jamais cette région désolée n'avait entendu retentir un bruit semblable à celui que fait une compagnie nombreuse et joyeuse comme l'était la nôtre ; trente-sept cavaliers et vingt-cinq bêtes de somme ne pouvaient manquer de troubler quelque peu le sommeil profond d'une contrée où le plus petit son éveille de toutes parts, dans chaque rocher, dans les bois, dans la montagne, des échos sonores et multiples. Mais en regardant devant nous, en voyant, à travers les vapeurs du matin, étinceler les sommets éclatants des Tétons, nous sentîmes que cette contrée, quoiqu'elle soit encore déserte et vierge de pas humains, a déjà une histoire saisissante. Ces grandes montagnes, couvertes d'une neige éternelle, ont, par leur isolement même, servi comme de guides

à tous les explorateurs qui, depuis les jours de Lewis et de Clarke, ont cherché la route du Pacifique à travers les défilés des montagnes et les labyrinthes de rivières de cette partie de l'Amérique, la plus inextricable de toutes. Guidé par elles, Hunt, en 1811, tira sa petite troupe, à moitié morte de faim, des solitudes des monts Bighorn, et poursuivit son long et difficile voyage jusqu'en Colombie. Elles servirent souvent à conduire Bonneville vers les wigwams amis des tribus des Bannacks ou des Shôshônes. Et dans des temps plus récents, plus d'une fois le chercheur d'or inquiet, qui les apercevait enfin, sentait ses anxiétés diminuer en reconnaissant qu'il était bien sur le chemin de l'Eldorado du nord. Elles se dressaient devant nous, hérissées, ébréchées, aiguës ; je les apercevais de plus près que je ne les avais jamais vues ; au milieu du rayonnement du matin, elles faisaient l'effet de gigantesques cristaux. En examinant le pic le plus élevé des trois, et en suivant de l'œil, jusqu'au sommet en pointe effilée, ses parois perpendiculaires et hérissées de roches, je calculais les risques de l'ascension que nous méditions et je me demandais si notre succès était possible. Le contour de la montagne, vu du point où nous étions, présentait tant de parties concaves et tant de pentes à pic que je commençai à regarder le sommet comme inaccessible ; et cependant l'immensité et la magnificence du panorama que promettait cette cime, et



Un bain aux sources du Mammoth. — Dessin de E. Riou, d'après le *Scribner's Monthly*.

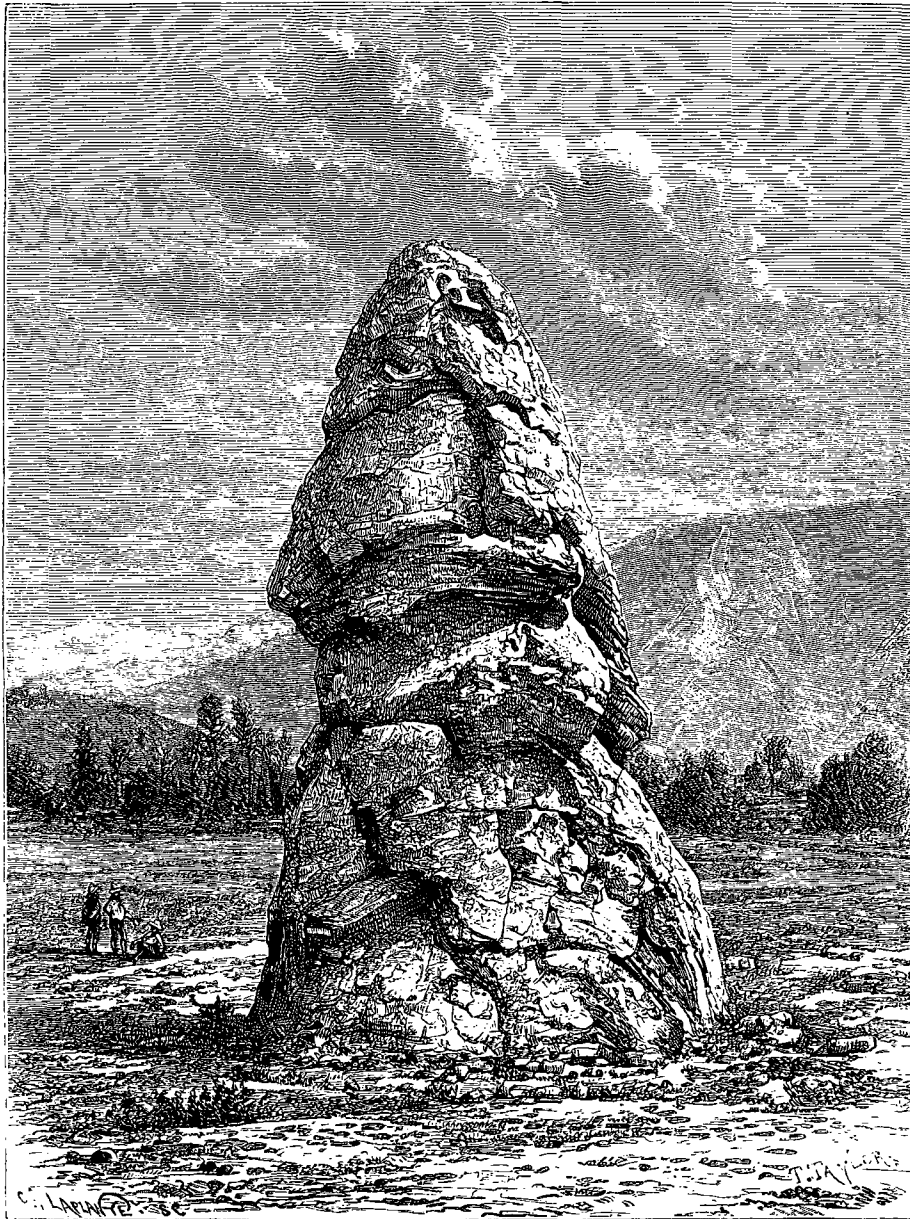
aussi le renom que l'ascension donnerait, me paraissaient des motifs propres à décider aux plus vigoureux et aux plus périlleux efforts. Beaver Dick nous dit que l'ascension du Grand Téton avait été maintes fois tentée et toujours en vain. Les Indiens, dit-il, le considéraient comme inaccessible. En 1860, lors de la dernière exploration de cette contrée par le capitaine Reynolds, l'opinion régnante était que tout autour des Tétons s'étendait une région si remplie de rochers, de torrents et de neiges perpétuelles, que ces sommets étaient absolument inabordables.

M. Hunt les appela les Monts-Pilotes, à cause des



services qu'il avait reçus d'eux pour le guider, quoique bien avant lui les premiers explorateurs français leur eussent donné, dans la langue de leur temps, le nom de Tétons, à cause de la ressemblance qu'ils leur trouvèrent avec une poitrine de femme. Mais c'est la distance seule qui peut leur donner cette ressemblance favorable; quand on les approche, au lieu de la belle

forme curviligne qui leur a valu leur première appellation, on trouve des contours âpres et anguleux. Le professeur Hayden, qui les compara à des « dents de requin »; avait employé pour les peindre une image plus frappante et plus vraie. Leur nom est donc un faux nom, et j'ajouterai sur ce sujet, d'ailleurs sans importance érieuse, que si on les avait appelés les



Le Bonnet de Liberté. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Trois Titans, on aurait beaucoup mieux indiqué la nature de leurs rapports avec toute la contrée environnante.

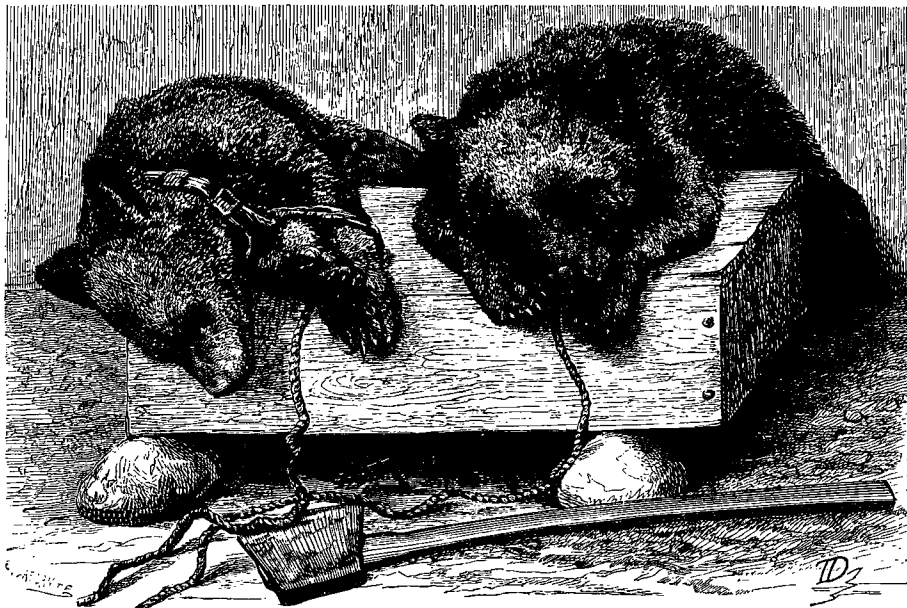
Nous avançons à travers un pays désolé, sans arbres, tout de sable et de rochers, peu accidenté et très-propre à l'établissement d'un chemin de fer. Après avoir franchi dix-sept milles, nous atteignîmes la rivière Henri et campâmes près de la base de deux hautes

collines dont la formation particulière éveilla notre curiosité. Avec toutes les apparences extérieures du basalte, elles étaient aussi molles et aussi friables que du grès. Quelques-uns d'entre nous se réunirent pour aller explorer ces terrains singuliers. Après avoir monté la butte la plus au nord jusqu'à une hauteur de mille pieds environ, nous nous trouvâmes tout à coup sur le rebord, large d'une cinquantaine de pieds, d'un énorme cra-

tère. Cette ouverture béante de trois cents pieds de profondeur, qui laissait voir des gouffres de mille pieds et davantage, ne laissait aucun doute sur le caractère original de la montagne ; c'était un volcan éteint. Une brisure du bord du cratère, dans la direction de notre camp, indiquait l'ancien cours de la lave. Notre géologue expliqua la ressemblance avec les roches de grès, par ce fait que le débordement de lave avait eu lieu sous l'eau ; celle-ci avait produit une désagrégation, et les particules, en se réunissant de nouveau, avaient formé un grès volcanique. Ce phénomène est extrêmement rare, et cette découverte fut considérée par notre expédition comme très-importante. Nous descendîmes par une pente d'environ quarante-cinq degrés, au fond du cratère, qui était garni de sauge et d'herbe. Vu ainsi de l'intérieur, il présentait un spectacle bizarre par la variété des érosions, des fissures et par l'irrégu-

larité de ses massifs de roc de couleur noire. A l'extérieur, sur les pentes de la colline, la lave prend les formes fantastiques les plus diverses ; on voit surtout des espèces de fours avec de hautes cheminées, mêlées à des tourelles, des flèches de clocher, des donjons, des tours. Du bord du cratère, on domine une vaste étendue : au sud s'étend la vallée de la Snake, tachée de points noirs par les grosses masses informes de basalte qui y sont dispersées ; la rivière elle-même roule son large cours aux continuelles sinuosités, en se frayant avec peine un passage vers le Pacifique à travers mille obstacles. A l'est, on voit la rivière Henri et ses tributaires sortir des montagnes et traverser rapidement la plaine pour rejoindre la Snake ; à l'horizon s'étendent d'interminables chaînes de montagnes où se dressent çà et là des pics isolés.

Parmi les rochers aux reliefs étranges placés à la



Jeunes ours des Montagnes Rocheuses. — Dessin de Th. Deyrolle, d'après une photographie.

base du volcan, il en était un que M. Adams baptisa le *Château de Kenilworth*, à cause de sa ressemblance avec cette ruine. Sur la partie qui pouvait correspondre à la Salle des Banquets, nous découvrîmes une inscription indienne, destinée sans doute à éterniser les incidents de la vie de quelque chasseur heureux. Comme la roche est tendre, l'inscription ne pouvait pas être très-ancienne. Elle représentait des chasses au buffle, des rencontres avec les ours, des massacres de daims, d'élan ; des grues, des chasseurs à cheval et à pied, tous figurés avec une exactitude suffisante pour les faire reconnaître. J'ai vu sur les manteaux d'élan et de buffle des *Pieds-Noirs* beaucoup d'inscriptions du même genre ; cette nation, plus peut-être que toute autre, a pour coutume de chercher à perpétuer le souvenir de ses grands chefs et des principaux événements de son histoire. J'en conclus que les *Pieds-Noirs*, il y a moins d'un demi-siècle, formaient la tribu la plus guer-

rière dans le voisinage de cette inscription, et que cette inscription est l'ouvrage d'un de leurs chefs.

Parmi nos chasseurs était un trappeur nommé Shep Medary, montagnard aux vives allures qui n'aimait rien tant que de jouer quelque tour aux innocents assez naïfs pour ajouter foi à ses histoires de la vie de montagne. Un soir que la lune se levait large et claire, il se mit à dire :

« Quelle nuit, quelle merveilleuse nuit pour chasser la bécasse ! »

Deux de nos compagnons les plus jeunes dressèrent l'oreille à cette exclamation, et lui en demandèrent le sens :

« Pour chasser la bécasse, Shep?... Comment donc ? Dites-nous cela, de grâce.

— Quoi ! vous ne connaissez pas cette chasse ! répliqua Shep en faisant mine d'être tout étonné de leur question ; c'est pourtant, par ma foi, une chasse aussi

vieille que les montagnes elles-mêmes. En ce moment, les bécasses sont grasses; elles mangent mieux, et elles sont aussi meilleures à manger. Un déjeuner composé de bécasses grillées sur des tranches de buffle cela n'est pas du tout à dédaigner, n'est-ce pas, Dick?»

Beaver Dick était ainsi interpellé au moment même où il arrivait au campement; il fit un grognement d'approbation à l'opinion exprimée par Shep, et les

jeunes gens, plus désireux que jamais de connaître le mot de l'énigme, pressèrent Shep de leur donner des renseignements complets.

« Shep, que faut-il donc faire pour prendre des bécasses cette nuit et avoir demain un bon plat à notre déjeuner?

— Oh! si vous êtes si peu au courant, j'ai bien peur que vous ne sachiez pas vous y prendre; cependant



La chasse aux bécasses. — Dessin d'Émile Bayard, d'après le *Scribner's Monthly*.

vous pouvez faire un essai. Prenez des chandelles et des sacs, et nous allons lever du gibier.»

Tout enorgueilli de l'idée d'avoir le lendemain un déjeuner de bécasses, les deux jeunes gens firent docilement tout ce que leur disait Shep. Il les conduisit alors à environ un demi-mille du camp, près d'un marais qui devait être plein de bécasses; en réalité, c'était

tout simplement l'endroit où se trouvaient le plus en abondance les essaims de moustiques. Une demi-douzaine de nos compagnons les avaient suivis.

« Maintenant, dit Shep en installant les jeunes gens seuls à une distance d'environ dix pieds, ouvrez vos sacs et maintenez-les à fleur d'eau bien ouverts; quand nous nous serons éloignés, vous allumerez vos chan-

delles et vous les tiendrez devant l'entrée du sac, afin que les bécasses puissent bien les voir. Nous autres, nous les rabattons. Cela peut bien prendre un peu de temps avant qu'elles se décident; mais attendez patiemment, et elles viendront. »

Sur cette assertion, nos compagnons s'en retournèrent au camp. Shep dit alors avec un sourire malin :

« Nos jeunes gens sont bien placés; ils attendront quelque temps avant que les bécasses arrivent, je vous en réponds. »

Les jeunes gens suivirent scrupuleusement les indi-

cations qui leur avaient été données; sacs et chandelles, tout fut bien maintenu comme il fallait. Pendant une heure, ils restèrent là, servant de proie aux impitoyables moustiques.

Dès nos tentes on pouvait distinguer leurs lumières dans la plaine. Shep se glissa alors hors du camp, et, faisant un circuit, il arriva derrière les victimes; puis, poussant un cri de guerre pour faire croire à la surprise du camp par quelque bande d'Indiens, il tira en l'air un coup de pistolet.

Aussitôt les jeunes gens jetèrent leurs sacs et accoururent au camp, où ils rentrèrent au milieu des



Un repas des hommes de service de la Mission. — Dessin de G. Massias, d'après une photographie.

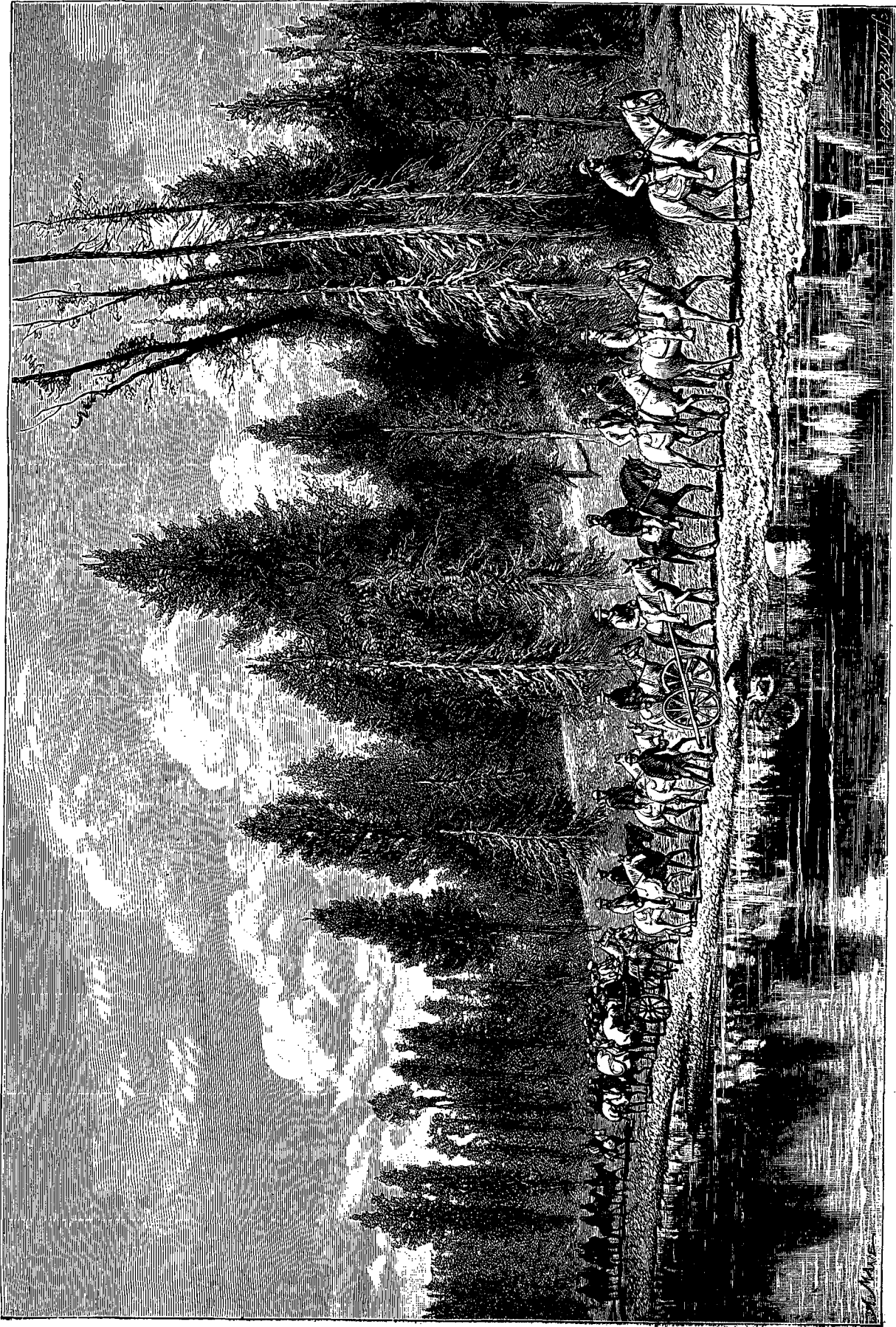
éclats de rire et des bruyantes railleries de leurs compagnons.

## IX

Beaver Dick et sa famille. — Passage de la rivière Henri. — Les Cayuses. — Le *camas*. — Le *yamph*. — Arrivée au pied de la chaîne. — Première reconnaissance de la montagne. — Un castor cuit selon le mode montagnard. — La hache perdue et reconquise.

Beaver Dick dressa sa tente près de notre camp, et avec sa femme indienne et ses petits enfants ajouta un nouveau trait à notre groupe. Dick est tout à fait « un caractère », et pendant le temps qu'il passa avec nous,

il déploya des qualités qui conviendraient à un héros de roman populaire. Il est né Anglais; à vingt et un ans il s'est fait trappeur; il est parfaitement familiarisé avec toutes les parties accessibles des Montagnes Rocheuses, et a adopté beaucoup des mœurs et des occupations des Indiens. Mais il a pour loi de rendre visite deux fois par an à quelque région civilisée pour vendre ses pelleteries et renouveler ses approvisionnements. Pour passer à gué les rivières, pour franchir les cols des montagnes, pour éviter des collisions avec les tribus hostiles, c'est lui qui est notre secours. Ses enfants sont déjà dans les meilleurs termes avec tous les membres de notre Mission, et sa femme, au visage



La Mission en marche. — Dessin de A. Marie, d'après une photographie.

bruni, est une douce et inoffensive créature dont la plus grande ambition paraît être d'apprendre les moyens de servir le mieux possible son maître et seigneur.

Guidés par lui, nous levâmes le camp de bonne heure et remontâmes la vallée de la rivière Henri, que nous passâmes à gué sans encombre, mais non sans difficulté; les bords de la rivière étaient très-escarpés et le courant très-rapide. Il fallait de grandes précautions pour que les bêtes de somme les plus faibles ne fussent pas emportées. L'eau s'élevait presque jusqu'à la hauteur de leur échine. Un de nos chiens fut entraîné en glapissant hors de la portée de notre vue, et nous supposions qu'il était perdu; mais deux heures plus tard il reparaisait au camp, très-humilié de son aventure.

La rivière était remplie de cette espèce de grosse truite saumonée particulière à tous les fleuves qui roulent vers le Pacifique; plusieurs de celles que nous pêchâmes pesaient chacune de deux à trois livres. Par la forme et l'apparence, ces beaux poissons ressemblent aux truites de ruisseau; mais ils sont beaucoup plus gros et, sauf dans de rares circonstances, leurs taches sont brunes au lieu d'être cramoisies. La chair est d'une belle teinte saumon et très-délicate. Préparée et cuite toute fraîche au sortir de l'eau, cette truite donne un mets exquis.

Parmi nos montures, il y avait un petit poney jaunâtre, de la race cayuse (ainsi nommée d'une tribu indienne), qui, après avoir passé la rivière, se livra à des sauts de mouton si désordonnés qu'il parvint à se débarrasser de sa selle, pourtant fixée par toutes les courroies les plus solides. Un cavalier qui monterait cet animal sans bien s'entendre à le diriger, serait parfaitement sûr d'être lancé par-dessus sa tête ou rejeté par-dessus sa croupe, en courant le plus grand risque de se casser le cou ou d'être roué de coups de pied. Mais quand on connaît bien le moyen d'éviter ces malheurs, il y a quelque chose d'amusant dans les sauts furieux et dans les ruses malignes de ces poneys. Le saut de mouton est inné chez eux; leurs quatre jambes se raidissent tout à coup, et ils s'élancent en l'air de toutes leurs forces. Le choc est si violent que deux ou trois sauts suffisent à renverser le cavalier qui n'a pas une expérience spéciale. Rien qu'à le voir, cet animal est affreux et peu rassurant; les oreilles sont rabattues en arrière, les yeux ont une expression vicieuse; la bouche est écumante; il serre le frein avec ses dents, il cherche à mordre et, en un mot, s'efforce de montrer à son cavalier combien il l'exècre. On a reconnu que ses habitudes sont absolument incurables; le fouet, l'éperon, les bons traitements, tout est inutile.

Tout autour de notre camp croissaient en profusion le *camas* et les racines de *yamph*, ces aliments si appréciés des Indiens et que nous fûmes très-heureux de rencontrer. Pour plusieurs peuplades nomades, le *camas* sert en même temps de farine et de pomme de terre, et on le trouve en grande quantité dans les régions les plus stériles et les plus désolées. C'est une

petite racine ronde, ressemblant assez à l'oignon, d'une saveur douce, riche en gluten et très-rassasiante. Les Indiens ont une manière de la préparer qui en fait un mets très-agréable. Dans un creux d'un pied de profondeur et de six pieds de large, d'où l'herbe a été soigneusement retirée, ils font un feu destiné à échauffer la surface de la terre exposée à l'air; puis, dans un autre trou, ils échauffent en même temps un certain nombre de pierres plates qui doivent servir de couvercle. Quand tout est prêt de part et d'autre, ces racines sont répandues au fond du premier trou, recouvertes de gazon, que l'on surmonte de pierres chaudes, sur lesquelles on fait du feu. Par cette cuisson, les *camas* subissent une modification analogue à celle que subit le café par la torréfaction, et en même temps ils peuvent se conserver pour servir à l'occasion.

Le *yamph* est un bulbe plus long et plus petit que le *camas*, un peu moins nourrissant et qui se mange cru. Ces racines renferment toutes deux des principes nutritifs suffisants pour entretenir la vie, et souvent les tribus des montagnes n'ont pas eu d'autre nourriture pendant tout un hiver.

Nous arrivâmes enfin dans le bassin des Tétons. Ce bassin est comme une oasis dans le désert. Il est entouré sur trois côtés d'une chaîne de montagnes couronnées de neige et forme une impasse absolument fermée. Le *camas* et le *yamph* y croissent partout en grande abondance; dans les parties basses et le long des cours d'eau, on trouve de grandes étendues couvertes de plants de fraises de la saveur la plus délicate.

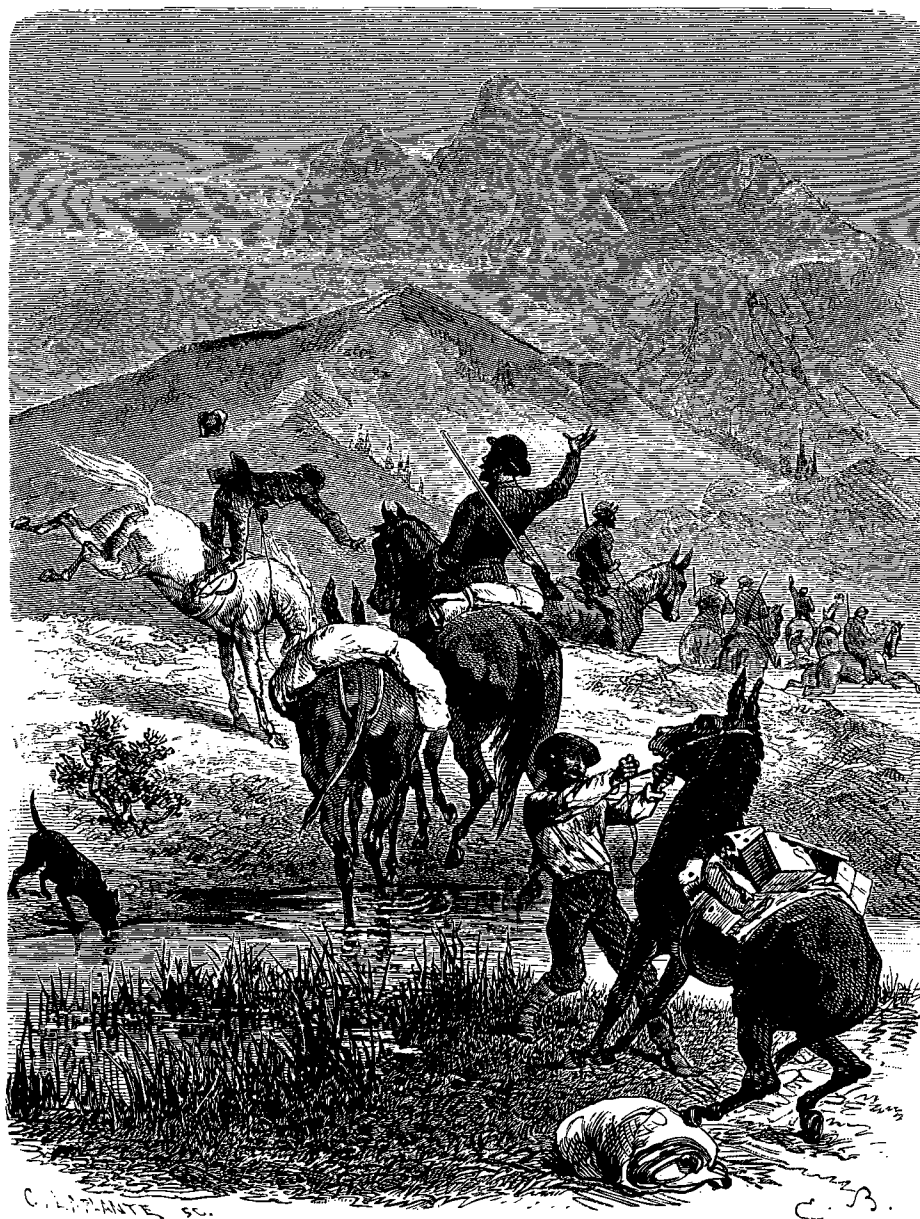
En attendant les instruments nécessaires pour déterminer l'altitude des cimes les plus hautes, instruments qui devaient être apportés par un de nos compagnons resté en arrière, je fis avec M. Stevenson une reconnaissance préliminaire de la montagne. Nous revînmes après avoir constaté que notre expédition rencontrerait d'immenses difficultés, mais bien résolu à les braver et à réussir.

A notre retour, je fus invité à dîner par Beaver Dick, qui avait cuit un castor selon le mode montagnard, et qui désirait me montrer la supériorité de cette méthode sur tous les autres procédés ordinaires usités pour la préparation du gibier. J'avoue que mon appétit ne fut pas très-excité, quand j'appris que l'animal avait été cuit tout entier, et qu'on ne l'accommoderait qu'après que la cuisson serait complète; mais la saveur remarquable du mets, sa succulente tendresse me démontrèrent que, en mettant à part les délicatesses exagérées, le castor était ainsi infiniment meilleur qu'en le cuisant d'après les coutumes du monde civilisé, c'est-à-dire, comme on cuit les pigeons.

Nous avons trouvé autour de notre camp une pointe de flèche en caillou; il était donc bien certain que cet emplacement avait été occupé autrefois par des Indiens. Depuis l'exploration de ces contrées par Lewis et Clarke, les tribus indiennes se servent pour faire les pointes de leurs flèches de feuilles de tôle au lieu de cailloux

taillés ; c'est la Compagnie de la baie d'Hudson qui leur fournit leur matière première. Lewis et Clarke achetèrent une fois plusieurs chevaux pour un vieux bout de tuyau de poêle. — Cette pointe de flèche paraissait être hors d'usage depuis bien des années ; par conséquent, cette région, nouvelle pour nous, avait été à l'occasion, il y a longtemps déjà, le séjour des Indiens.

Pendant notre absence deux de nos hommes avaient abattu un grand pin qui se dressait sur le bord du torrent, et en avaient fait un pont ; mais en coupant les branches du tronc renversé, ils avaient laissé tomber dans l'eau notre hache à quarante-cinq pieds du bord. C'était la seule qui nous restât ; les deux autres avaient été déjà cassées. Nous ne pouvions perdre aucun objet



En route vers le mont Hayden. — Dessin d'Émile Bayard, d'après le *Scribner's Monthly*.

qui fût plus souvent demandé et qui fût plus difficile à remplacer. On la voyait parfaitement sous l'eau claire, au milieu des rapides. On avait fait tous les efforts possibles pour la ressaisir, mais en vain, et on la considérait comme perdue.

La nécessité où nous étions de rentrer en possession de cette hache peut seule excuser la tentative périlleuse à laquelle nous nous décidâmes. A l'endroit où

elle était tombée, l'eau n'avait pas plus de trois pieds de profondeur, mais c'était au milieu même du torrent, et l'eau était là d'un froid glacial. On avait bien essayé de pousser un cheval de ce côté, mais le courant était trop rapide et le sol trop embarrassé de roches pour que ce moyen fût praticable : le cheval aurait perdu pied et aurait été emporté. Il fallait un autre procédé. Enfin l'un de nous ôta tous ses vêtements, ne gardant que sa

chemise, ses chaussettes et sa cravate; il attacha solidement autour de son corps une forte corde, dont l'autre extrémité fut accrochée à un arbre du rivage, à environ soixante-dix pieds plus haut; la corde fut confiée aux mains vigoureuses d'un de nos conducteurs. Le mugissement des eaux rendait tout échange de paroles au loin impossible; on convint donc de signes. Tout étant ainsi bien préparé, notre homme s'engagea dans le torrent. Le fond de la rivière étant composé de cailloux polis et de pierres glissantes, à chaque instant il manquait de perdre pied et de tourner, entraîné par les tourbillons. Il se cramponnait à la corde tendant ses pieds contre le courant; le corps incliné à quarante-cinq degrés, il avançait à petits pas, se dirigeant de son mieux vers l'endroit où était la hache. Quand il fut là, son bras, tendu pour la saisir, fut re-

poussé vers lui par la force du courant; il fit signe qu'on le tirât en avant de façon à se trouver un peu au-dessus de la hache, mais alors pour l'atteindre il fallait plonger un instant son corps dans l'eau; c'était risquer de perdre pied, ce qui pouvait avoir les conséquences les plus fâcheuses. Il fit cependant un plongeon, mais le courant écarta encore son bras et l'empêcha de toucher la hache; un second effort ne fut pas plus heureux. Enfin, la troisième fois, il étreignit solidement le manche. Mais au moment où il se relevait, l'action du courant contre la partie large de la lame de la hache, appuyée contre lui, fit dévier son corps, et en essayant de reprendre position, il perdit pied et fut roulé au milieu des roches. La corde, tirant diagonalement par-dessus son épaule, maintenait sa tête sous l'eau. Couché ainsi dans le torrent, il lui devenait



Orifice d'une source d'eau vaseuse. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie.

impossible de se redresser contre la violence des eaux; il resta ainsi ballotté çà et là, au milieu des roches, parfois au dessus, parfois au-dessous des eaux furieuses, jusqu'à ce que le courant l'eût poussé vers le rivage, couvert de meurtrissures, de plaies, de contusions et tout près de perdre connaissance.

En approchant du bord, comme il souffrait beaucoup par le manque de respiration, il fit un effort énergique pour reprendre pied; il parvint à y réussir, et sa tête parut un instant droite au-dessus des eaux; pendant cet instant, il entendit sur le rivage un de ses compagnons s'écrier :

« Eh bien! voilà notre hache perdue! »

Au même moment il était de nouveau entraîné et renversé parmi les roches; mais tout en roulant au-

dessous de l'eau, il conserva assez de présence d'esprit et de courageuse énergie pour lever la hache au-dessus de la surface du torrent, la montrant ainsi à ses camarades, et leur donnant de son triomphe le seul et muet témoignage qui fût en son pouvoir.

Il toucha enfin la rive. Le courant avait eu la force de lui arracher ses chaussettes et de délier le nœud très-solide du mouchoir qu'il avait autour du cou. On s'empressa de lui prodiguer des soins qui, heureusement, le rétablirent en quelques jours et firent disparaître toutes les traces douloureuses de son aventureux exploit.

Extrait et traduit par EM. DELEROT.

(La suite à la prochaine livraison.)